

LA BIENNALE

CHRIS FRANCAIS 15/10/69



4 bossots (Narita, Sekine, Takamatsu, Tanaka, Tono)

de l'earth art (la terre) et du minimal (les poutres de fer), le résultat est la tranchée des baionnettes. D'une certaine façon, il est tout aussi honnête de faire de ces matériaux une épitaphe que d'en sortir une quelconque allégorie, ce qui est leur fonction « habituelle ».

Faire une sculpture en glace, cela n'est pas nouveau. C'est sans importance. Mettre un ring autour, de la couleur dedans, un trou en dessous et appeler tout cela « Le Combat », voilà de la belle ouvrage.

La Tchécoslovaquie présente un travail de groupe qui consiste principalement en de nombreuses grosses poupées. C'est le titre surtout qui doit retenir l'attention, un titre plein de douceur et de poésie qui se suffit à lui-même : « La fille la plus gaie du monde ».

Une série de photographies d'Anders Petersen est à ne pas manquer ; à rien ne servirait d'en parler, il faut voir ces photos. L'œil reprend ici une importance qu'il a beaucoup perdu dans l'art peint et sculpté. L'œil conserve un rôle que l'on ignore bien souvent au profit du regard, qui est un mythe.

Dans la gravure, Pieter Holstein, avec une complaisance pesante, fait de l'autocontestation une manière d'art politique sans fondement.

Les Etats-Unis sont représentés par des membres de l'Experiments in Art and Technology. Cette association produit depuis trois ans ce qui se fait de plus mauvais aux Etats-Unis. Les œuvres de la Biennale, à ce titre, ne nous déçoivent pas. L'alliance de la technologie avec l'art comptera aussi peu dans l'histoire de l'art que l'apport de l'art à la technologie. Ce n'est pas peu dire. L'EAT est un mouvement mort-né.

La Biennale ne serait pas complète sans quelques accumulations : Rolf Glasmeier s'en est chargé et il a été récompensé.

Mark Brusse, petit à petit, est arrivé à enlever tout ce qu'il y avait autour de ses planches de bois. Certes, il arrive un peu tard avec ses « occupations de l'espace », mais l'ascétisme relatif de ses objets est défendable.

Un peintre finlandais qui a pour

La Biennale de Paris

par MICHEL CLAURA

La Biennale en tant qu'institution, son rôle, ses difficultés, ses efforts et ses réussites ont été retracés, ici même, la semaine dernière.

Aujourd'hui, de la description, évidemment sommaire, nous tirerons les enseignements quant à l'art.

I. LA BIENNALE

L'atelier de Montevideo est une équipe de cinq personnes en collants blancs dans une grande cage à oiseaux blanche. Avec une lenteur accablante, les exécutants font des mouvements avec des échelles mobiles, des bâtons, des châssis de fenêtres. Cela ressemble un peu à un ballet de singes anémisés. « Cronus » est « la confrontation d'éléments techniques, de personnes et d'objets mis en mouvements par ces personnes » ; c'est la définition possible de l'agent de police faisant son service à un carrefour. Comme quoi la blancheur et la redondance arrangent bien des choses.

Le Canadien Les Levine, avec moins de réussite, s'apparente à un artiste comme Bob Morris. Il touche à tout, il prend des idées à gauche et à droite, il ajoute le petit détail qui distingue et cela plaît aux dames. Les deux thèmes empruntés présentés à la Biennale sont : l'art transforme la vision et l'art est un jeu dangereux.

En primant l'Italien Maurizio Mochetti, le jury n'a pas fait un mauvais choix. Une tige qui bouge toute seule contre le mur, cela est amusant.

Dufo, il y a deux ans, avait été plébiscité par les artistes étrangers. Il faisait alors des peintures en trompe-l'œil. Que ou qui veut-il tromper maintenant ? Peut-être ceux qui croient que le chlorure polivinyle se mange.

MM. Gilles Larrain et François Dallegret présentent leur « Tubalair 69 ».

Un sculpteur irlandais, Brian King, a été également primé. Il a choisi une voie difficile car, portant le même nom, il aura bien du mal à ce qu'on ne le confonde avec Philip King.

Nous étions dans le musée national d'Art moderne, qui a prêté trois grandes salles à la Biennale.

Sur l'esplanade séparant les deux musées se trouvent trois sculptures de l'Israélien Benni Efrat, autre heureux lauréat. Les tiges de métal perpendiculaires se croisant font aussi beaucoup penser à Philip King. Comme chez Philip King on retrouve déjà beaucoup de monde, ce genre d'œuvre est une sorte de tour d'horizon. Un grand cube uniquement composé de tiges de métal entrelacées, de ces tiges avec lesquelles on enserre les colis, est une nouvelle version de la cathédrale de Chartres reconstruite avec des allumettes. Si l'on a cette patience, on peut bien avoir l'imagination de surcroît.

« L'espace luminophonique » qui nous accueille est un lieu où le passage d'une ombre est l'éclosion d'un chant.

« La concession à perpétuité » est un bon exemple de la réutilisation de matériaux déjà typés à des fins toutes différentes. Les matériaux sont ceux

Le « Vivarium » circonscrit un espace dans lequel il est agréable de se trouver. Ce sentiment de confort est absent des « havres de recueillement » qui ont été proposés depuis quelques années par la psychédelic thing et l'école cinétique. Ici, avec peu de moyens, on se sent à l'aise.

Deux endroits sont réservés à la créativité du spectateur. C'est gentil de laisser jouer les enfants avec les outils de travail. Surtout lorsque les outils en question, dans le cas de la salle du musée Galliéra, il y a bien longtemps que les artistes promoteurs les ont abandonnés. Le spectateur a bien vite fait de ressembler à un artiste, il y en a même qui éprouvent une certaine honte. Il y a de quoi. Ces expériences sont vaines et fausses. N'oublions pas que l'artiste a le privilège de vendre. Laisser jouer le tout-venant, ce n'est pas la démocratisation de l'art, ce n'est d'aucune façon remettre en cause l'art tel qu'il est, c'est de la flagornerie.

Le meilleur choix qu'ait fait le jury s'est porté sur un groupe japonais : « Les Quatre Bossots ». Au sein de cette Biennale, ce sont certainement les seuls artistes dont les propositions